

MANN, Susan — *Lionel Groulx et l'Action française. Le nationalisme canadien-français dans les années 1920*, Montréal, VLB éditeur, 2005, 193 p.

Traduction française d'un ouvrage paru il y a maintenant 30 ans, *Lionel Groulx et l'Action française* s'inscrit dans le sillage du regain d'intérêt suscité, chez les chercheurs québécois, par l'histoire des idées et surtout par la pensée de Lionel Groulx. Voilà qui explique pourquoi son nom se retrouve aujourd'hui dans le titre alors qu'il en était absent au moment de la parution originale (*French Canadian Nationalism in the Twenties*, 1975). Toutefois, Susan Mann ne s'intéresse pas seulement à Groulx puisque ce sont aussi d'autres intellectuels, ayant joué un rôle important dans le mouvement, qui sont examinés par l'historienne.

Les deux premiers chapitres sont d'ailleurs consacrés à la présentation des acteurs du mouvement, un noyau de sept intellectuels, parmi lesquels Groulx et le père Joseph-Papin Archambault sont probablement les deux plus importants. Il s'agit également de mettre à jour les principales influences intellectuelles qui ont alimenté l'Action française. Ces influences sont d'abord canadiennes-françaises, comme celles de Jules-Paul Tardivel et d'Henri Bourassa. Elles sont aussi françaises puisque le groupe emprunte son nom à l'Action française de Paris, menée par Charles Maurras. Toutefois, selon Mann, le groupe dirigé par Maurras ne constitue pas tant une inspiration qu'une caution pour son homologue de Québec au sens où cette dernière se sert du nom de sa consœur de France pour avancer son propre programme. Les chapitres 3 et 4, de nature plus descriptive, montrent, entre autres choses, les divisions régnant au sein du mouvement au sujet de la marche à suivre pour en assurer l'avenir financier. Les questions monétaires étaient d'autant plus importantes que le groupe avait bien besoin d'argent considérant les multiples activités qu'il menait. De l'*Almanach de la langue française* jusqu'à la fondation d'une librairie en passant par la revue l'*Action française*, on employait de multiples canaux pour diffuser le message nationaliste du groupe.

Les quatre chapitres qui suivent sont d'ailleurs consacrés à cerner plus précisément ce message. D'abord, Mann met bien en lumière l'importance que prend la défense de la langue française dans l'économie générale de leur doctrine. De manière générale, pour les membres de l'Action française et tout particulièrement pour Groulx (celui qui accorde le plus d'importance à la langue), celle-ci « est un symbole du passé, de l'avenir et de l'âme même du Canada français » (p. 75). Aux yeux de Groulx, le piètre état de la langue symbolise le manque de volonté des Canadiens français de se perpétuer comme peuple distinct.

Mann attire aussi notre attention sur les paradoxes qui grèvent de manière profonde la doctrine du mouvement, ce qui les place dans une position difficile sur le plan intellectuel. Ainsi, elle montre bien comment ces intellectuels craignaient et espéraient l'industrialisation et l'urbanisation de la province (chapitres 6 et 7). En effet, ces deux phénomènes sont dénoncés parce qu'ils viennent changer profondément le visage traditionnel du Canada français, notamment en ce qui concerne la fin de son caractère agricole. Mais, du même souffle, les intellectuels de l'Action française reconnaissent qu'une certaine modernisation de l'économie de la province

se révèle nécessaire. Alors, comment moderniser l'économie sans altérer la structure traditionnelle du Québec? C'est comme si on avait voulu récolter tous les fruits de la modernisation mais sans les inévitables inconvénients et bouleversements qui accompagnent naturellement un tel processus.

Quant à la question politique (chapitre 8), on note d'une certaine façon la même dynamique observée plus haut, c'est-à-dire cette même sorte de relation d'amour/haine. En effet, peu amène envers la démocratie et ayant une position anti-égalitariste, les intellectuels de l'Action française se méfient de la politique partisane, facteur de division à leurs yeux. Mann propose plutôt deux mythes alternatifs : celui du chef ainsi que celui de l'État français « séparé ». Les guillemets sont de mises ici parce que l'on ne sait pas très bien si l'Action française a véritablement cru à l'idée séparatiste, la question restant somme toute peu élaborée sur le plan pratique. On doit cependant faire remarquer que l'Action française paraît bien avancer une conception « métapolitique » du politique, ce qui semble avoir échappé à Mann. Selon une telle approche de la politique, il faut d'abord gagner la guerre culturelle sur le plan des valeurs avant de songer à s'imposer sur la scène politique partisane. Il s'agit donc d'une dévalorisation de la politique active au profit de la « haute » politique, celle qui touche à l'âme de la nation. Ainsi compris, on saisit mieux le mélange d'attraction et de répulsion qui caractérise leur approche de la politique.

Si on doit saluer l'initiative de la Chaire Hector-Fabre et de son directeur l'historien Robert Comeau pour avoir fait en sorte que cet ouvrage soit accessible à un lectorat francophone, on peut cependant regretter que son auteur n'ait pas, pour l'occasion, écrit une introduction plus élaborée ou, mieux encore, une postface où elle serait revenue sur les nouvelles lectures au sujet de Groulx. Comment, par exemple, l'historienne se situe-t-elle face à la thèse des *Deux chanoines* (Boréal, 1993) de Gérard Bouchard? À vrai dire, on devine à la lecture, – et cela paraît confirmé par son compte rendu de l'ouvrage de l'historien sagueyayen (*Revue d'histoire de l'Amérique française*, n° 2, automne 2003) – que l'interprétation de Mann va dans le sens avancé par Gérard Bouchard d'un Groulx contradictoire. Et que pense-t-elle des thèses de Michel Bock qui reproche en quelque sorte à Mann d'avoir véhiculé une approche « provincialiste » de la pensée de Groulx, ce qui aurait eu pour effet d'occulter la problématique des minorités canadiennes-françaises chez lui (« Une fausse querelle. Les minorités françaises et la polémique sur l'État français », *Un héritage controversé. Nouvelles lectures de Lionel Groulx*, sous la direction de Robert Boily, VLB éditeur, 2005, p. 49)? Une mise au point sur ces questions aurait été fort souhaitable.

Enfin, S. Mann affirme que le nationalisme de l'Action française se situe à mi-chemin du « nationalisme religieux des Laflèche, Tardivel et Bourassa et le nationalisme laïque des années 1960 et 1970 » (p. 171). Hypothèse intéressante qui nous laisse cependant devant la question suivante : si le nationalisme de l'Action française se situe bien à mi-chemin de deux formes de nationalisme, alors cela ne laisse-t-il pas entendre qu'il y a des thèmes présents à cette époque qui se retrouvent aussi dans le nationalisme des années 1960 et 1970? On pense immédiatement ici à la défense de la langue, laquelle paraît constituer ce thème clé qui, présent dans la doctrine de

l'Action française, est repris par le mouvement nationaliste pendant la Révolution tranquille, tout en étant laïcisé. En somme, l'ouvrage nous invite aussi à nous interroger plus intensément sur l'évolution et les transformations du nationalisme au Québec.

Frédéric Boily
Campus Saint-Jean
University of Alberta

McGOWAN, Mark G. — *Michael Power: The Struggle to Build the Catholic Church on the Canadian Frontier*. Montreal and Kingston: McGill-Queen's University Press, 2005. Pp. 378.

Mark McGowan's elegant biography of the first Bishop of the Diocese of Toronto, Michael Power, reflects the author's roots in social history by presenting the subject within the tapestry of Western Ontario in the 1830s and 1840s, with its primitive roads and communications, the tentativeness of its religious and social institutions, the demographics of its ethnic and religious divisions, and the hardscrabble lives of Power's frontier parishioners. Although, as the author candidly admits, the immediate source documents for Power are sparse, McGowan succeeds in bringing Power to life as an individual, not just as a churchman. McGowan frankly presents Power's flaws as a shy and rigid personality, but softens their impact by explaining them in the context of the challenges and isolation that Power faced all his adult life. There is a keen sense of geography throughout, conveying how place and primitive conditions shaped the lives of even the most determined centralizer and organizer such as Power.

Born in 1804 to parents of Irish background, Power spent his early childhood in Halifax. His intellect and devotion were recognized early, and he was sent to study at the Collège de Montréal and in 1824 in the Grand Séminaire at Québec. Due to the pressing need for anglophone priests in the diocese of Québec, he was fast-tracked in his seminary studies and released from serving in the Maritimes. However, his regimented training did not prepare him for what awaited him on the frontier. While understandable in terms of the need to place clergy of the right linguistic background where needed, Power's appointments in Drummondville and Petite Nation, the administrative centre of the Papineau seigneurie, were unsatisfying and exhausting. Power had to travel vast distances to reach isolated pockets of parishioners whose adherence to Catholic practices was sporadic. McGowan examines Power's placements in the context of Lower Canada's feudal seigneuries and *fabriques*, where church and laity came into conflict over who really controlled parish administration and property. Inhospitable weather, cholera, and social exclusion made life unbearable for Power at Petite Nation, where he fell out with Papineau over the establishment of a Catholic school, and Papineau refused to collect the funds necessary to support the work of the parish and Power himself. In both cases, Power asked to be relieved of the assignment.

Bishop Lartigue next sent him to Ste-Martine in the Châteauguay River Valley, a